Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 63 (1955)
Heft: 1

Artikel: Notes sur la carrière d'Auguste Chamot
Autor: Campiche, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-48705

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notes sur la carrière d'Auguste Chamot

Comment j'ai rencontré Auguste Chamot ? J'étais arrivé à San Francisco (où je me suis établi comme chirurgien) en décembre 1908. Pendant l'été de 1909 mon ami, le professeur Louis Perret, de Lausanne, m'écrivit au nom de la famille Chamot, me priant de m'occuper de leur frère, Auguste Chamot, lequel était gravement malade et sans ressources, dans la petite ville de Larkspur, non loin de San Francisco.

J'ai donc connu et soigné Auguste Chamot pendant six mois, dès l'été 1909, jusqu'à sa mort, survenue à Larkspur vers janvier 1910. Il était atteint de tuberculose pulmonaire très avancée. Les premiers temps, il venait encore (en bateau et en train) me voir à mon cabinet à San Francisco. Mais les derniers mois il était trop faible pour voyager ; et j'allais le visiter trois fois par semaine à Larkspur. Pour cela, je traversais la baie de San Francisco en bateau (ferry) jusqu'au petit port de Sausalito, où je trouvais un train de banlieue qui me conduisait à Larkspur.

Trente-huit ans plus tard, en 1947, alors que je m'étais retiré à Lausanne, un reporter américain nommé Robert O'Brien, en quête de copie sensationnelle, s'avisa d'écrire dans le *San Francisco Chronicle* quelques articles sur la carrière d'Auguste Chamot.

Ces articles sont çà et là incomplets, et parfois inexacts ; mais ils n'en sont pas moins les bienvenus, parce que l'auteur a dû évidemment consulter Mme E. Chamot-Mc Carthy, qui a pu lui fournir des données précises sur certains sujets et sur des détails importants, par exemple sur le montant des sommes considérables dont son mari fut gratifié par les gouvernements européens pour avoir sauvé leurs nationaux, à Pékin, sommes que Mme Chamot était, avec lui, probablement la seule à connaître.

Nos sources d'information proviennent donc des conversations innombrables que j'eus avec Auguste Chamot pendant sa

dernière maladie ; de renseignements fournis par des parentes de Chamot ou des amies de sa famille ; des ouvrages suivants :

ROBERT O'BRIEN, trois articles sur Auguste Chamot, publiés dans le *San Francisco Chronicle* des 23, 26 et 28 février 1947.

Meyer's Konversationslexikon, 7te Auflage, Bd II, S. 1494. Article *China* : Geschichte (von Ketteler).

Général HENRI-NICOLAS FREY, *Français et Alliés au Pétchili, campagne de Chine, en 1900-1901*. Paris, Hachette, 1904.

EUGÈNE DARCY, lieutenant de vaisseau, commandant du détachement français, *La défense de la Légation de France à Pékin*. Paris, Challamel, 1901.

Baron D'ANTHOUARD, *La Chine contre l'étranger, Les Boxers*. Paris, Plon-Nourrit, 1902.

* * *

Auguste Chamot naquit à Penthaz, le 4 juillet 1867, dernier de neuf enfants. Plus tard la famille alla se fixer à Lausanne. Auguste Chamot fréquenta l'école primaire à Penthaz et aussi à Lausanne, jusqu'à quel âge ? Nous l'ignorons.

Il avait dix-sept ans quand son beau-frère, M. Tailleu, un Français, propriétaire de l'Hôtel de Pékin, le fit venir en Chine (soit en 1884). Au dire de Mme Ramoni, sa nièce, toute sa famille l'accompagna à la gare en pleurant. Il commença (il me l'a dit lui-même) à travailler comme garçon de salle, puis s'initia peu à peu à l'organisation d'un hôtel important, montant en grade chaque année. Par la suite, il devint le collaborateur et l'associé de son beau-frère, jusqu'au jour où celui-ci prit sa retraite et revint avec sa femme, Mme Tailleu-Chamot, finir ses jours à Lausanne, ceci probablement quelques années avant l'affaire des « boxers ». Quand cette rébellion éclata, en 1900, Auguste Chamot était le propriétaire et directeur responsable de l'Hôtel de Pékin.

Contrairement à ce que dit O'Brien, Chamot n'était pas petit. Quand j'ai fait sa connaissance, en 1909, il était de taille au-dessus de la moyenne, mais voûté et très amaigri par sa maladie.

En 1893-1894, une jeune personne de San Francisco, fille d'un important agent d'immeubles, Annie-Elisabeth Mc Carthy, qui voyageait avec sa mère, passa en Chine. Ces dames firent un séjour prolongé à l'Hôtel de Pékin. Chamot s'éprit de la jeune

fille. Ils se fiancèrent. Le 15 mai 1895, ils se marièrent à San Francisco [1], puis revinrent en Chine pour reprendre la direction de l'Hôtel de Pékin. D'après le commandant Darcy, il parlait admirablement le chinois.

Pendant les trois à quatre années qui suivirent, la situation des étrangers fixés en Chine s'aggrava et devint sérieuse. Des individus isolés, des missionnaires, furent attaqués dans les provinces éloignées. Les fanatiques aux idées nationalistes et hostiles aux étrangers (on les appelait les Boxers) devenaient de plus en plus nombreux. En 1899 et en 1900, ils étaient devenus particulièrement arrogants et menaçants. L'impératrice douairière Tzu-Hsi, les soutenait secrètement.

Dès le 13 juin 1900, il y eut des escarmouches autour des légations. C'est alors que les ministres (M. Pichon était ministre de France) autorisèrent la formation d'un corps de volontaires. Ceux-ci, armés de carabines et de fusils de chasse, furent placés sous le commandement de M. et Madame Chamot. Le 29 mai déjà était arrivée l'escouade de septante-huit marins français, détachés du croiseur *Entrecasteaux*, pour assurer la défense de la légation française. Ils étaient commandés par le lieutenant de vaisseau Eugène Darcy.

Chamot lui-même m'a raconté la fin du ministre d'Allemagne, le baron von Ketteler, qu'il connaissait personnellement. Il l'avait même averti plusieurs fois d'être sur ses gardes. Le baron fut assassiné le 23 juin 1900 près de son domicile. Les Boxers plantèrent sa tête sur une lance et paradèrent ainsi sous les fenêtres de l'Hôtel de Pékin.

Chamot était de ceux qui comprenaient les signes des temps ! Ce fut son grand mérite ; car c'est à ce moment-là qu'il décida de fortifier sa propriété et d'augmenter très abondamment ses réserves de vivres.

Comme c'est l'usage dans les pays de colonies, les établissements européens (hôtels, usines, etc.) ont fréquemment autour d'eux des terrains très vastes d'un ou de plusieurs hectares, destinés à des jardins, cultures potagères, ateliers, dépendances, entrepôts, magasins, etc., entourés d'un solide mur de ceinture de deux mètres ou plus de hauteur. C'est ce qu'on appelle un

---

[1] Auguste Chamot avait vingt-huit ans, sa fiancée vingt-quatre.

compound (enceinte fortifiée), et cela devait être le cas pour l'Hôtel de Pékin, puisque, pendant le siège, la propriété de Chamot abritait, outre la petite garnison des septante-huit marins préposés à la défense de la Légation de France, des milliers de réfugiés européens ou chinois (chrétiens) [1]. La main-d'œuvre ne manquait certes pas, et Chamot sut l'utiliser fort habilement. Bien avant le début du siège, il fit amener des quantités de terre et de sable pour soutenir et renforcer partout le mur d'enceinte et créer des plateformes sur lesquelles les défenseurs pouvaient se tenir.

Il se trouva aussi que Chamot disposait d'un nombre considérable de briques, qui étaient destinées à l'agrandissement de son hôtel. On s'en servit pour construire un grand et solide blockhaus devant la grande porte du bâtiment [1]. Les murs étaient percés de meurtrières permettant aux assiégés de tirer sur les assaillants sans trop s'exposer. Ce fut certainement la prévoyance admirable de Chamot qui sauva le *compound* de l'Hôtel de Pékin et tous les réfugiés qui l'occupaient. Et les nations du monde paraissent l'avoir bien reconnu, à en juger par tous les honneurs et les sommes considérables dont elles ont comblé Chamot après la levée du siège.

Un récit extraordinaire, décrivant Chamot comme allant chercher des vivres en dehors de l'enceinte fortifiée (et cela pendant le siège !) a circulé longtemps parmi les Américains revenus de Chine.

Cette histoire me fut racontée par Mlle Abbondioli, qui la tenait des dames Brandt-Chamot et Jeanrenaud, lesquelles étaient restées elles-mêmes enfermées à l'Hôtel de Pékin pendant toute la durée du blocus. D'après elles, Chamot et sa femme, déguisés en Chinois et accompagnés de serviteurs fidèles, tous armés et montés sur un grand camion, se seraient glissés, de nuit, entre les lignes ennemies pour aller chez des marchands chinois amis, chercher du riz et d'autres victuailles ! L'impératrice, ayant appris ces tentatives de Chamot pour se procurer des vivres malgré le siège, aurait mis sa tête à prix pour 30 000 taëls (?).

---

[1] DARCY, *op. cit.*

Cette histoire a été mise en doute et même violemment attaquée par Enoch R. Jones [1], le secrétaire d'une société qui se nomme l'*Ordre impérial du dragon*, et qui groupe tous les Américains, civils ou militaires, environ un millier au début, qui se trouvaient en Chine au temps de la guerre des Boxers ; lui et les autres membres de cette organisation sont unanimes à déclarer que ni Chamot ni personne d'autre n'est sorti du *compound* durant le cours du blocus [1]. L'histoire, sous cette forme, paraît donc avoir été inventée après coup.

Dans les récits qu'il m'a faits de ces événements, Chamot lui-même n'a jamais prétendu une seule fois avoir franchi les lignes ennemies alors que le siège était définitivement établi. En revanche, avant que la place soit totalement investie, il m'a dit s'être rendu, aussi souvent que possible, et sans jamais être attaqué, avec son camion, assez loin de l'hôtel, ce qui lui a permis de se ravitailler en riz, blé, conserves et autres victuailles, très abondamment et sans courir trop de risques.

Pour mieux démontrer le talent (on pourrait presque dire le génie) de Chamot dans les questions d'approvisionnement, je cède ici la parole au lieutenant Darcy, le commandant du détachement français, qui nous dit ceci :

Le 20 juin l'ordre est donné (par les ministres) d'entasser tous les vivres disponibles dans les caves très vastes de la légation d'Angleterre... En moins de vingt-quatre heures, M. Chamot trouva le moyen de réunir sous sa main des mules, des chevaux et du blé en quantité suffisante pour nourrir ses 1200 Européens et 3000 chrétiens (Chinois). — Il découvrait des meules et transformait quatre chambres de l'hôtel en moulins. Comment a-t-il fait ? C'est encore un problème pour beaucoup, et pour moi en particulier ; mais il est indéniable que, sans lui, les chrétiens chinois seraient morts de faim avant l'arrivée des troupes ! Son activité prodigieuse, sa rare intelligence, son courage, son sang-froid et son énergie lui ont fait surmonter toutes les difficultés. Menuisier, boulanger, cuisinier, constructeur de barricades, terrassier, chef de coolies, etc., Chamot a tout été, a tout fait pendant ce siège ; et tout de sa propre initiative, sans prendre l'avis ou les conseils de personne. Ceux qui reconnaissaient le moins volontiers ses immenses qualités, n'hésitaient pas à s'adresser à lui quand ils étaient embarrassés.

---

[1] Voir O'Brien.

Le baron d'Anthouard[1] écrit de son côté, à la date du 30 juilet 1900 :

« Chaque matin, sans se soucier des balles et des obus, M. Chamot, propriétaire de l'Hôtel de Pékin, et le principal fournisseur des vivres aux assiégés, part en voiture de son hôtel et va porter des vivres à la légation d'Angleterre. »

Plus loin[2], en date du 8 août 1900, il estime la population de la légation d'Angleterre seule (avec tous ses réfugiés) à 883 personnes. A la même date, il donne le chiffre de 50 000 hommes (dont 15 000 Français) comme le total de toutes les forces internationales qui avançaient sur Pékin.

Pour l'épisode des ingénieurs belges, O'Brien et son correspondant Enoch Jones mentionnent tous deux le *daredevil courage*, le courage endiablé que montrèrent Chamot et ses compagnons dans cette circonstance extraordinaire[3]. Ceci se passa en mai 1900, soit un mois avant le début du siège, alors que les Boxers n'étaient pas encore très nombreux autour du *compound*, mais déjà très menaçants dans les faubourgs.

Apprenant qu'un groupe d'ingénieurs belges avec leurs familles étaient assiégés par les Chinois à Feng T'ai, endroit situé à quelques kilomètres de l'Hôtel de Pékin, Chamot décida de se porter à leur secours et le fit de la façon suivante[4] :

Ils partirent le matin : Chamot, sa femme, son « frère » (il s'agit évidemment ici du frère de Mme Chamot, car aucun des frères de Chamot n'a été en Chine) et deux autres compagnons, tous à cheval et bien armés. Arrivés à destination, ils trouvèrent des centaines de Chinois massés autour de la maison des Belges, proférant des cris et des menaces. Au centre de cette foule, Chamot remarqua un individu qui semblait les commander. Il poussa son cheval vers lui : c'était un jeune prince de la famille impériale, qu'il connaissait bien de vue. Cédant à une inspiration extraordinaire, Chamot se pencha en avant, saisit le prince par sa tresse, et l'amena, couché sur le ventre, en travers du pommeau de sa selle. Maintenant son prisonnier de la main gauche,

---

[1] Baron D'ANTHOUARD, *op. cit.*, p. 253.

[2] P. 260.

[3] *The episode of the Belgian engineers at Feng T'ai.*

[4] O'BRIEN, ici, emploie aussi le mot de *heroic courage*, mais O'Brien et Jones n'ont, je crois, pas connu ces détails que Chamot m'a donnés personnellement.

il sortit son revolver de la main droite et le dirigea vers la tempe du malheureux, tout en disant à la foule : « Si vous n'exécutez pas mes ordres, je tire. » Dans ces dernières années de la Chine impériale, la vie d'un prince du sang était chose sacrée. Chamot obtint ainsi ce qu'il voulait : deux chars et des chevaux pour transporter neuf femmes et sept enfants ; les treize ingénieurs venaient ensuite à pied ; les cavaliers fermaient la marche, suivis d'une horde de Boxers hurlant, mais n'osant rien faire à cause du revolver appliqué sur la tempe du prince toujours couché à plat ventre sur le dos du cheval. Arrivés à l'Hôtel de Pékin, à la fin de l'après-midi, les cavaliers mirent pied à terre, Chamot laissant le prince, son prisonnier, glisser du cheval à côté de lui. « Alors, me dit Chamot en concluant sa narration, j'ai fait une chose que je n'aurais jamais dû faire, mais je n'ai pas pu me retenir : je lui ai fichu une gifle ! Et je m'en suis repenti tant que je suis resté en Chine ! » En effet, la guerre des Boxers terminée, l'ordre une fois rétabli dans le pays, les deux hommes se rencontrèrent de nouveau dans un club sportif dont ils étaient membres, et Chamot était tout ce qu'il y a de plus gêné, presque honteux de ces rencontres qui lui rappelaient le principe de tous les vrais sportsmen du monde, me disait-il, c'est qu'on ne frappe jamais un adversaire qui est à terre et qui se reconnaît vaincu.

Le siège des légations et de l'Hôtel de Pékin du 20 juin au 6 septembre 1900

Après l'assassinat du baron von Ketteler, les grandes puissances décidèrent d'envoyer en Chine une armée internationale pour mettre fin aux excès des Boxers et exiger des réparations du gouvernement chinois.

Depuis la guerre de 1870-1871, l'Allemagne détenait en Europe l'hégémonie militaire et, sous la pression de l'empereur Guillaume II, qui prononça à cette occasion un discours enflammé de colère contre les Chinois, un général allemand, le comte de Waldersee, fut placé à la tête de l'expédition. Mais cette armée était lente à arriver sur les lieux, et les Boxers profitèrent de ces retards pour compléter l'investissement total des légations et du *compound* de l'Hôtel de Pékin.

A la fin de juin 1900, le siège battait son plein. Il y avait tous les jours des fusillades. Vers la fin, les Boxers se procurèrent de l'artillerie et bombardèrent surtout l'Hôtel de Pékin et la légation de France. C'est alors que le ministre de France et Mme Pichon se réfugièrent à la légation d'Angleterre, moins exposée. Les autres bâtiments furent très endommagés.

Mme Chamot prenait part au combat avec tous les volontaires disponibles. Revêtue d'un uniforme de zouave qu'elle avait sans doute obtenu de la petite garnison française, allongée à terre avec d'autres sentinelles, son fusil chargé et dirigé vers l'ennemi, elle surveillait attentivement les barricades, et si l'un des assaillants avait le malheur de montrer sa tête au-dessus du mur d'enceinte, elle l'abattait d'une seule balle, sans jamais manquer son coup, faisant ainsi l'admiration de son mari et de tous ses camarades, comme un excellent tireur qu'elle était.

Pendant la nuit, les assiégés entendaient constamment les coups de pioche des Chinois, qui creusaient de petites galeries où ils plaçaient des explosifs ; une fois le matin arrivé, ils déclenchaient une explosion, causant ainsi dans les remparts des brèches que les défenseurs se hâtaient de réparer.

Comme fait curieux, survenu pendant le siège, Chamot me raconta ceci : il vit lui-même le petit commandant de l'escouade française, dans une de ces explosions, sauter en l'air avec une masse de terre, retomber sur ses pattes (c'est le cas de dire) et se dégager sans avoir la moindre blessure.

Le lieutenant Darcy mentionne le fait qu'en juillet le feu violent est devenu continuel. Le 16 juillet, il écrit :

> Les vivres se font rares, on commence à manger les chevaux et les mulets ; et il ajoute : M. Chamot vient me chercher dans la tranchée et me prie d'aller m'entendre avec lui au sujet de nos règlements de comptes, pour la nourriture des marins. Je sais maintenant ce que cela veut dire : je suis sûr de trouver trois ou quatre couverts mis sur une table de chambre d'hôtel, et sur cette table, une surprise toujours agréable ! Pendant le lunch il est question de tout, sauf de nos comptes. J'ai eu ainsi, pendant que j'étais souffrant, du riz au lait ! Quel bon cœur !

Dans les conversations que j'ai eues avec Chamot, il n'a guère mentionné les pertes subies par les assiégés civils, ou je n'en ai pas gardé le souvenir ; mais sur une population de

4200 réfugiés [1], il a dû bien y avoir quelques blessés ou tués. Quant aux pertes subies par le détachement français défenseur de la légation, le général Frey [2] parle de 22 Français tués, plus 6 marins italiens qui s'étaient joints aux Français. Le lieutenant Darcy dit que, sur 78 marins détachés du croiseur *Entrecasteaux* pour aller défendre la légation, 60 sont revenus et 18 ont été tués.

Le 18 juillet, les assiégés avaient reçu la nouvelle que le corps expéditionnaire, soit 33 500 hommes de troupes européennes, était arrivé à Tien-Tsin et marchait sur la capitale de la Chine. L'avant-garde de cette armée, consistant en dix mille soldats français, arriva à la légation le 15 août à 6 heures du matin. Le siège était terminé ; mais les combats continuèrent dans la capitale (bombardement du Palais impérial, etc.) et dans les environs, jusqu'en septembre.

La première difficulté qui surgit fut le ravitaillement de ces milliers de soldats, dont chacun n'avait plus, dans son sac, que la valeur d'une ou deux journées de rations. Le général Frey [3] ordonna la construction immédiate de fours suffisants pour cuire les rations de dix mille hommes de troupes françaises. Mais je suppose qu'il fallait bien quelques semaines pour créer les fours en question. Ici encore ce fut notre compatriote Chamot qui sauva la situation. Voici ce que le général Frey dit de cet incident :

> M. Chamot, négociant suisse établi sur la concession française, qui, avec une activité et une hardiesse que les assiégés furent unanimes à reconnaître, avait pu, heureusement, au début des hostilités, approvisionner de vivres pour la durée du siège, non seulement le personnel de la légation de France, mais encore celui des autres légations, vint dès l'entrée des troupes à Pékin offrir ses services au général Frey. Après le 18 août, il put effectuer au corps d'occupation française une livraison journalière d'une demi-ration de pain et de légumes frais par homme et, à l'arrivée des premières unités venues de France, un approvisionnement important de bœufs et de moutons [4].

Vraiment, on ne peut qu'admirer les ressources d'énergie et d'initiative d'un homme capable d'assumer un contrat aussi formidable et d'en commencer l'exécution déjà au bout du troisième jour.

---

[1] Darcy, *op. cit.* — [2] Frey, *op. cit.* — [3] *Op. cit.* p. 578. — [4] *Ibidem*, p. 477.

Occupation de Pékin par les troupes européennes. Pillage du Palais impérial et de la Cité interdite

Le général de Waldersee, aidé par ses collègues les officiers des nations alliées, eut bientôt fait, par quelques combats énergiques, de disperser les Boxers et de mettre à l'ordre le gouvernement chinois. Il fut malheureusement moins heureux dans le maintien de la discipline parmi les contingents hétéroclites qui composaient son armée, recrutée dans dix nations différentes. Chacun agissait à sa guise. On vit alors des marins et des soldats ivres parcourir les palais impériaux et s'approprier tous les objets précieux qui leur tombaient sous la main : une tiare, etc., de l'impératrice, des bijoux d'or et de jade, des meubles anciens, des paravents historiques, des ivoires, etc.

Comme les autres, notre compatriote Chamot ne sut pas résister à cette fièvre de l'appât du gain. Il m'a raconté lui-même comment, à la sortie du palais, il accostait des soldats ou des marins saouls, en leur disant : « Qu'est-ce que tu portes là ? Jamais tu n'arriveras en Europe avec ce bibelot. Ou tu seras volé, ou tu le perdras en route. Moi, je t'en donne dix (ou vingt) dollars, tiens, en or et payé comptant. » Les autres, ignorant totalement la valeur de ces trésors, acceptaient, sans marchander ! C'est ainsi que Chamot acquit, pour un morceau de pain, une tiare de l'impératrice qu'O'Brien évalue à cinq mille dollars, et une quantité d'objets précieux qui formèrent la base de sa fortune, autant que les gratifications importantes qu'il reçut des gouvernements alliés.

L'excuse (si c'en est une ?) c'est que, dans ces temps-là, tous les Européens agissaient de même. Mais ce sont des faits de ce genre qui expliquent la haine éternelle que les Rouges, les Jaunes et les Noirs ont vouée à la race blanche, hélas !...

Voyage en Europe. Honneurs et richesses

Une fois que le siège des légations et de l'Hôtel de Pékin eut été levé, des centaines de personnes qui avaient passé ces trois mois dans l'enceinte fortifiée s'empressèrent d'écrire dans leur pays respectif, chantant tous les louanges d'Auguste Chamot, qui

certainement eut alors son heure de gloire. Plusieurs gouvernements lui envoyèrent les décorations les plus flatteuses, accompagnées de sommes considérables, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à leurs ressortissants. O'Brien cite quelques-unes de ces gratifications princières. La France lui envoya deux cent mille dollars, avec la décoration de la Légion d'honneur. Le roi d'Italie le nomma chevalier de la Couronne. Le Mikado lui décerna l'ordre de chevalier du Soleil levant.

D'autres Etats réunis lui offrirent ensemble une somme de 450 000 dollars [1]. Le pape le décora et lui envoya 100 000 fr. (c'est Chamot qui me l'a dit ; O'Brien ne le mentionne pas), avec une superbe lettre le remerciant pour avoir recueilli et sauvé les religieuses et les missionnaires catholiques. Il y ajouta comme souvenir personnel un ravissant camée à son effigie. On y reconnaissait le profil fin et distingué du pape, coiffé d'une barrette claire et portant sur ses épaules une courte pèlerine couleur bleu de ciel, le tout signé du nom de Sa Sainteté, Léon XIII.

Ce gracieux joyau était cher à Chamot et ne quittait jamais sa table de chevet. Il disparut deux semaines avant sa mort. On soupçonna une personne qui venait lui rendre visite de temps à autre, mais il n'y avait aucune preuve. Ou bien ce trésor fut-il vendu, peut-être à l'insu de Chamot, dont la détresse financière était aiguë à ce moment-là ? C'est un mystère que je n'ai jamais pu éclaircir.

La Russie, m'a-t-il dit lui-même, mit un navire à sa disposition pour le transporter en Europe. Donc, en 1902, les Chamot décidèrent de faire un voyage dans l'ancien monde et particulièrement en Suisse. Je ne pense pas qu'ils passèrent par l'Amérique, à l'aller. A Paris, ils furent reçus par M. Pichon, devenu ministre des Affaires étrangères, qui donna en leur honneur, au Quai d'Orsay, un grand dîner auquel assistaient de nombreux membres du corps diplomatique [2].

Nous savons que les Chamot étaient déjà à Lausanne en juin 1902, puisque leur nièce, Mme Ramoni, m'a dit elle-même qu'ils étaient présents à son mariage [3]. Dans notre modeste petite ville suisse, Chamot se créa rapidement la réputation d'un riche

---

[1] O'Brien.
[2] O'Brien, dans ses notes, ne mentionne pas cette brillante réception.
[3] Mariage célébré à Cossonay le 19 juin 1902.

étranger ; on le voyait, dans le meilleur café de l'endroit, commander une absinthe au prix d'un franc, et laisser dix francs pour le garçon. A l'occasion d'un grand banquet réunissant toute sa famille, on racontait que les sommeliers et les chefs avaient tous reçu de riches pourboires payés en pièces d'or ! Chamot fut très généreux avec les siens. En comptant une belle maison et de nombreuses sommes d'argent, il aurait donné 150 000 dollars à ses parents. C'est le total qu'O'Brien publie dans le *San Francisco Chronicle*.

En 1902 (?), les Chamot revinrent en Chine, probablement par l'Amérique, pour rassembler leurs trésors et pour liquider leurs affaires à l'Hôtel de Pékin. En 1903, ils quittèrent définitivement la Chine et rentrèrent aux Etats-Unis pour se fixer à San Francisco, la patrie de Mme Chamot.

Ils s'occupèrent alors à classer leurs trésors chinois (dont quelques-uns furent déjà vendus chez Th. Kirby, à la 5e Avenue, à New-York), et commencèrent à placer leurs capitaux sur des immeubles de bon rapport, dans le port et sur la rade de San Francisco. En outre, Chamot bâtit deux maisons, l'une à la rue Stockton, à San Francisco, dans le meilleur quartier de la ville à cette époque ; l'autre (une maison de campagne), à Inverness, village situé sur la baie de Tomales (laquelle s'ouvre sur l'océan Pacifique) ; Inverness est à 80 km. au nord de San Francisco.

Les Chamot étaient très hospitaliers ; à San Francisco, leur maison de la rue Stockton était toujours ouverte aux Suisses ou aux Français de passage ; il y avait là plusieurs billards, et le champagne coulait presque tous les soirs. La maison d'Inverness était construite en bois, comme c'est l'usage dans ce pays au climat très doux, sur la côte du Pacifique. Elle comprenait au moins vingt chambres, de quoi loger bien des invités ; le rez-de-chaussée était aménagé en salle de spectacle, avec place pour cinquante chaises au parterre, plus un podium assez grand pour les évolutions de huit à dix petites danseuses ou ballerines, le tout flanqué d'un bar pour le confort des spectateurs, aux entractes.

Trente ans après la mort de Chamot, j'eus l'occasion de visiter sa propriété d'Inverness, qui n'était pas encore louée (les gens de l'endroit la croyait hantée !) Le parc était négligé, mais contenait encore sur un vaste terrain planté de très beaux arbres, des

séquoias géants, des eucalyptus et des pins maritimes en grand nombre.

Chamot aimait fort les animaux et entretenait toute une ménagerie (ours, panthères, serpents, etc.) dans son parc à Inverness [1]. Il avait deux chefs. L'un faisait la cuisine pour la famille et les invités, l'autre pour les animaux. Ce dernier, nommé Paul, vint me consulter des années plus tard et me raconta comment son patron avait une fois acheté dix superbes Saint-Bernard en Suisse. Malheureusement les gardiens qui les amenaient ignoraient le climat des Etats-Unis, torride en été ; ces chiens, ne supportant pas la chaleur, étaient tous morts en cours de route !

Chamot avait un yacht et invitait souvent ses amis à naviguer sur la baie de Tomales. D'après O'Brien, au départ, on chargeait sur le bateau une bonns caisse de champagne. Pendant la journée, les braves gens du village voyaient souvent le navire louvoyer d'une façon inquiétante. Il lui est même arrivé, parfois, à son retour, par une fausse manœuvre, d'enfoncer le pont du débarcadère, construit sur pilotis.

Un autre passe-temps favori de Chamot [1] était de frêter un train spécial de la petite ligne de banlieue qui venait jusqu'à Inverness et de se rendre à cinquante kilomètres de là, à Sausalito, où se trouvait une maison de jeu, et de passer là plusieurs jours consacrés à la roulette et au poker !

Mais, pendant que s'écoulaient ces années, 1903, 1904, 1905, toutes employées à satisfaire des folies de nouveau riche, une catastrophe épouvantable allait fondre sur le pays et ruiner des milliers de personnes, y compris notre compatriote.

Désastre : Le tremblement de terre de San Francisco 18 avril 1906

A cette date mémorable, à 5 heures du matin, la maison d'Inverness s'écroula tout entière dans le parc avoisinant, mais elle ne fut pas touchée par le feu. Chamot arriva à la faire rebâtir et même à la revendre en 1908, mais elle ne dut pas lui rapporter grand-chose, car chacun était bien pauvre, en Californie, après ce cataclysme, et la personne qui la lui acheta mit trente-sept ans

---

[1] O'Brien.

avant d'arriver à la louer. Quant à sa belle résidence de Stockton Street, à San Francisco, et à ses immeubles situés dans le district du port, tout cela fut détruit par l'incendie qui succéda au séisme.

Il est probable que Chamot ne possédait plus assez de capital pour rebâtir ses immeubles, la construction étant bien plus coûteuse en ville que dans un district rural comme Inverness. Quant aux terrains qui lui restaient, je ne sais ce qu'ils sont devenus. Pressé par le besoin d'argent, au cours de l'année 1906, Chamot prit le parti d'aller à New York voir son antiquaire, Thomas E. Kirby, pour tâcher de pousser la vente des objets qu'il lui avait laissés en dépôt. Il réussit à réaliser 35 000 dollars sur quelques transactions et se crut de nouveau sur le chemin de la richesse.

Chamot ne m'a jamais dit grand-chose de sa vie conjugale et je ne lui ai posé aucune question à ce sujet. Toutefois, nous savons tous qu'il n'y a rien de pire que l'adversité et la misère pour amener la discorde dans les ménages. Quoi qu'il en soit, il rencontra à New-York Miss Betsy Dollar, une manucure [1], qu'il ramena avec lui à San Francisco et présenta à sa femme comme une infirmière ! Mais Mme Chamot vit bien vite ce qu'il en était. Elle demanda le divorce et l'obtint en 1908.

Miné par tant de revers, Chamot contracta en 1907-1908 une tuberculose pulmonaire qui prit dès le début une allure rapide. Comme je l'ai dit plus haut, après que j'eus fait sa connaissance et l'eus pris sous mes soins (à la demande de sa famille à Lausanne, en été 1909), il vint trois fois seulement me voir à mon cabinet à San Francisco. Mais voyant qu'il ne pouvait plus se traîner, je décidai alors de traverser la baie pour le visiter à Larkspur, d'abord deux fois par semaine, puis, vers la fin, tous les deux jours.

Son amie, Miss Betsy Dollar, le soigna seule et avec dévouement, jusqu'au bout, on peut dire vingt-quatre heures par jour, traversant avec lui ces journées terribles d'un tuberculeux arrivé au bout de ses forces. Il me répétait souvent combien elle avait été bonne pour lui et la traitait avec respect et affection, l'appelant toujours Miss Dollar.

Quant aux « amis » du temps de son opulence, qui venaient autrefois à tout moment jouer au billard et sabler le champagne

---

[1] D'après O'Brien.

chez lui, tous l'avaient abandonné, tous sauf un : M. Augustin Lusinchi, rédacteur en chef du journal français de San Francisco, un brave Corse, au cœur sur la main. Il lui apportait chaque semaine des œufs frais et d'autres victuailles, l'entourant constamment de sa sollicitude, et il avança même tous les frais de l'enterrement quand le chèque de sa famille, à Lausanne, mit un peu de temps à arriver.

Un des anciens commensaux de notre malade était un Français, directeur d'un grand établissement de pompes funèbres, bon garçon, mais un peu dur de langage. Comme il voyait Chamot inquiet de savoir ce que serait le coût de son enterrement, ce bonhomme lui dit : « Chamot, ne te fais pas de souci, moi je t'enterrerai pour rien. » Et notre ami, malgré l'état lamentable dans lequel il se trouvait, était tout de même amusé de cette pensée venant apparemment d'un bon cœur, mais exprimée d'une façon aussi maladroite. Songeant aux centaines de gens qui venaient autrefois se goberger chez lui au temps de sa richesse et l'avaient complètement abandonné, il pensait : « C'est drôle comme il vous dit cela, mais ça vaut quand même mieux que rien. »

Dans nos conversations, il y avait deux sujets auxquels il revenait à toutes mes visites : la défense des légations et les souvenirs de la patrie suisse.

Voici une anecdote qu'il me rancontait un jour, en employant pour l'occasion un savoureux accent vaudois. Alors qu'à Pékin le siège battait son plein, lui et deux ou trois Suisses employés de l'hôtel décidèrent que c'était l'occasion ou jamais d'arborer nos couleurs fédérales, le 1er août 1900 ! Avec du matériel de rencontre, on fabriqua un drapeau suisse de fortune, attaché à un bambou, qui fut planté sur le toit de l'hôtel ; et il ajoutait : « Quand on a vu ce morceau de drap rouge avec une croix blanche au milieu se ganguiller au bout d'une perche, on se sentait tout rebouillé, et je vous garantis qu'on était fier d'être Suisse ! » Cette anecdote m'est restée dans la mémoire à cause du mot « ganguiller » qui m'avait frappé, vu qu'il n'était pas dans mon vocabulaire. Et que de fois ne m'a-t-il pas répété : « Docteur, si vous saviez ce que je donnerais pour revoir encore une fois notre lac et nos montagnes ! »

Pour l'instant, c'était Duveen, de New-York, qui avait en dépôt ses trésors chinois, pour lesquels il n'y avait pas de demande

en ce moment-là. Mais Duveen était certain qu'ils redeviendraient à la mode et qu'on pourrait en tirer vingt à trente mille dollars plus tard.

Quelques jours avant sa mort, il décida d'épouser Miss Dollar. Ils furent mariés en mariage civil, par le juge de paix W. Magee, venu exprès pour la circonstance à Larkspur, du chef-lieu du comté, San Rafaël.

Je ne pus m'absenter de San Francisco ce jour-là, mais l'ami Lusinchi fut présent comme témoin à la cérémonie. Sitôt après, Mme B. Chamot-Dollar envoya à la famille en Suisse un télégramme disant : « Auguste *in extremis*. Pouvez-vous payer frais d'enterrement. » Il expira deux jours plus tard sans connaître la réponse, qui fut satisfaisante mais n'arriva que deux semaines après son décès.

Je crois qu'il mourut un des premiers jours de l'année 1910, mais je ne suis pas tout à fait sûr de la date, car cela fait jusqu'à aujourd'hui plus de quarante-cinq ans.

L'enterrement eut lieu à San Francisco. Dans son cercueil, Chamot avait une figure reposée, contrastant avec l'expression de souffrance de ses derniers jours. Il portait le costume dans lequel je l'avais vu si souvent : une jaquette de coupe impeccable, pantalon fantaisie, et, sur sa poitrine, une seule de ses nombreuses décorations : la Légion d'honneur.

Nous étions sept : Mme Betsy Chamot-Dollar, sa veuve ; le pasteur, dont j'ai oublié le nom ; ma femme et moi, représentant Lausanne et la Suisse ; M. A. Huguenin, un autre Suisse, représentant l'Alliance française ; l'ami Lusinchi, et l'entrepreneur des pompes funèbres. Ce dernier avait pris beaucoup de peine pour nous procurer un pasteur capable de nous donner un service protestant en langue française. Il en trouva un à Oakland, ville voisine, un Alsacien, je crois, et nous eûmes la satisfaction de voir notre compatriote nous quitter dans la religion qui fut la sienne et celle de sa famille, et recevant du pasteur les adieux et paroles de circonstance prononcés dans sa langue maternelle.

* * *

Quelles réflexions peut-on faire ici ? Quel enseignement peut-on tirer de ce récit dont le héros, arrivé au sommet de la renom-

mée, fut ensuite précipité violemment par l'adversité dans la maladie et la misère noire ?

Evidemment, Chamot eut ses défauts et commit de graves erreurs. Au pillage du Palais impérial de Pékin, quand il achetait à des soldats ivres des objets volés et de grande valeur, il manqua de scrupules et fut vivement critiqué. Comme on le sait, les Etats-Unis obligèrent les marins de leur pays à restituer à la Chine ceux des objets dérobés qu'ils avaient encore en leur possession ! Et quand les nations européennes imposèrent au gouvernement de Pékin une grosse amende en compensation des dommages causés à leurs nationaux, l'Amérique refusa d'accepter sa part de cette indemnité ; elle en fit cadeau à la Chine qui était déjà assez malheureuse.

Mais si l'on réfléchit aux services éclatants que cet homme a rendus à ses semblables en sauvant des milliers d'êtres humains de la mort par la famine, je pense que la presse américaine aurait dû le juger avec plus d'indulgence et d'équité. Du reste, notre héros avait encore une autre faiblesse : grisé par la richesse et la gloire qui étaient maintenant les siennes, il succomba à la tentation d'une existence tournée uniquement vers les plaisirs et les jouissances matérielles.

Ces erreurs contribuèrent à l'effondrement de sa fortune. Et pourtant, dans la vie de fête perpétuelle qu'il avait adoptée, il eut, pour lui, deux circonstances atténuantes : d'abord son éducation première, qui fut certainement très insuffisante. On se demande quelle formation pouvait bien recevoir un petit paysan quittant l'école à quatorze ans (?) sans avoir peut-être même commencé son catéchisme ?

Puis il y eut un second et grand malheur dont Chamot et des milliers de gens furent les victimes : le tremblement de terre du 18 avril 1906 et le grand incendie qui suivit, détruisant la meilleure partie de San Francisco. Une quantité de personnes qui atteignaient l'âge de la retraite virent leurs propriétés et leurs économies balayées en quelques heures par les ravages du fléau et durent se remettre à travailler. A en croire Chamot (c'est lui qui me l'a dit), son beau-frère, qui gérait tous ses immeubles, aurait négligé de régler les primes d'assurance contre l'incendie pour l'année 1906. La perte fut donc totale et Chamot ne put jamais se relever de ce coup terrible.

Mais, en regard de ses errements et de ses fautes, il faut admettre que cet homme avait aussi de brillantes qualités. D'abord son courage, qui fut magnifique, car rien ne lui faisait peur. Puis son esprit d'organisation ; c'est grâce à l'approvisionnement de son *compound*, qu'il entreprit et assura bien à l'avance, qu'il put mettre tout son monde à l'abri de la faim.

Il faut citer aussi la grande générosité dont il fit toujours preuve envers sa famille, ses amis et d'autres encore.

Quand je l'ai connu, à la fin de sa carrière, ruiné, ne pouvant plus acheter ni champagne, ni même du vin de table ordinaire, donc toujours sobre, c'était un causeur intéressant. On peut même dire qu'après ses vingt ans de contact avec la clientèle cosmopolite de l'Hôtel de Pékin, il avait acquis les manières et la conversation d'un homme du monde. Personnellement, et même avec tout ce que je savais de lui, j'aimais à le visiter. D'abord, à cause de la sympathie instinctive que les médecins éprouvent toujours pour les malades qu'ils savent frappés d'un mal incurable et condamnés sans aucun espoir de guérison. Et, ensuite, à cause de la fidèle affection qu'il avait toujours gardée pour notre patrie suisse et notre terre vaudoise en particulier.

Dans ces conditions, sa personnalité était restée attrayante, son commerce agréable, surtout quand il revenait sur les épisodes et les détails d'une vie mouvementée et colorée s'il en fût. Sans doute, il eut des travers, mais il fut bien durement frappé par une adversité impitoyable. Maintenant qu'il n'est plus, gardons-nous de le juger trop sévèrement. Rappelons-nous la conduite héroïque qui fut la sienne et le dévouement admirable dont il a donné la preuve pendant les difficultés et les angoisses d'un siège mémorable.

Si j'ai rédigé ces quelques notes sur sa carrière de météore, ce fut d'abord pour rendre hommage à l'un « des nôtres », un Vaudois qui s'est illustré à l'étranger ; mais c'est aussi dans l'espoir que les erreurs et les fautes qu'il a commises serviront peut-être d'avertissement aux jeunes qui (dans les temps troublés que le monde traverse) pourraient, eux aussi, se trouver un jour aux prises avec des situations et des tentations semblables à celles qu'Auguste Chamot eut le malheur de rencontrer sur sa route.

Lausanne, août 1954. Dr Paul Campiche.